

M. Legros est un artiste à coup sûr très fin et le maître épuré de son métier. Il ne semble pas que, depuis le temps lointain où il s'est établi en Angleterre, l'enthousiasme de la vie violente ou fervente l'ait brûlé. Il est devenu un artisan régulier, précis et minutieux comme ses pairs de là-bas ; un excellent praticien plutôt qu'un créateur ou un visionnaire fervent. Sans doute il faudrait voir de la peinture plus récente que l'*Ex-Voto* de Dijon pour apprécier plus sûrement l'évolution étrange de l'artiste, et ici il ne nous est montré que gravures et dessins.

§

MEMENTO. — A la *Plume*, exposition intéressante groupant des œuvres de quelques artistes parmi les meilleurs. Des noms ? MM. Rodin, Anquetin, de Groux, Cottet, Detouche, Fix-Masseau, M^{lle} Claudel figurent au catalogue.

Cercle artistique et littéraire, rue Volney, peintures, aquarelles, pastels par M. **Gustave Garraud**.

Le 26 juin, par les soins de MM. Bernheim jeune, vente intéressante de tableaux modernes : un merveilleux Manet, Monet, Carrière, Boudin, Jongkind, Pissarro, Sisley, etc...

ANDRÉ FONTAINAS.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

MM. Kufferath et Guidé, les nouveaux directeurs du Théâtre de la Monnaie, ont arrêté définitivement le tableau de leur troupe pour la saison prochaine. Pour les principaux emplois ils ont recruté des éléments entièrement nouveaux. De l'ancienne troupe la direction a réengagé M^{me} Lalla Miranda, la nouvelle Melba dont je vous vantai, à propos de *Cendrillon* et d'*Hamlet*, les trilles, les vocalises, mais surtout la voix étoffée et limpide ; M^{me} Maubourg, une exquise nature d'artiste, M^{me} Gottrand, M. d'Assy, et quelques autres de moindre importance. Parmi les chanteuses nouvelles on remarque M^{lle} Félicia Litvinne, l'admirable créatrice d'Iseult à Paris, qui créa naguère à Bruxelles la Brunnehilde de la *Walkyrie* et la *Gioconda* de Ponchielli, M^{lle} Marie Thiéry qui nous vient de notre Opéra Comique où elle joua *Mireille* le jour de l'inauguration du nouveau théâtre, M^{me} Duval-Melchissédéc, une jeune falcon, douée, paraît-il, d'un grand tempérament dramatique ; M^{me} Georgette Bastien, dont le talent se révéla aux

concerts du Conservatoire de Bruxelles dans les deux *Iphigénie* de Gluck ; M^{lle} Augusta Doria, une élève de M^{me} Marchesi qui, ayant à choisir entre l'Opéra Comique et la Monnaie, accorda la préférence à Bruxelles, M^{me} Claire Friché etc., etc. Dans la troupe masculine figurent M. Henderson, un chanteur américain, élève de MM. Frédéric Boyer et Tournié, le jeune ténor Dalmorès, dont la critique parisienne constatait, il y a quelques mois le triomphe dans *Siegfried* au Théâtre des Arts de Rouen ; la basse Vallier, un des triomphateurs de *Tristan et Iseult*, à côté de M^{lle} Litvinne, les barytons Mondaur, Gaidan et Badiali.

Parmi les ouvrages que comptent représenter MM. Kufferath et Guidé en dehors du répertoire courant, ils annoncent *Henry VIII* de Saint-Saëns qui n'a pas encore été représenté à la Monnaie, *Louise*, l'œuvre curieuse et si discutée de M. Charpentier ; la *Vie de Bohème* de Puccini (Murger est très demandé !); l'*Enlèvement au sérail* de Mozart ; *Tristan et Iseult* avec M^{lle} Litvinne ; *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*. Un beau programme assurément, que complètera, sans doute, l'une ou l'autre œuvre nouvelle d'un compositeur d'ici, de M. Paul Gilson, par exemple.

Dans ma dernière lettre j'avais une petite phrase dédaigneuse pour les concerts du Waux Hall. J'en fais mon humble *mea culpa*. Ces concerts à l'ombre des hautes futaies du Parc sont en effet très goûtés et on y fait même d'excellente musique, sous la direction de M. François Ruhlmann, un jeune chef appelé au plus brillant avenir, un musicien de race et d'autorité en qui ses camarades voient le véritable héritier du tant regretté Joseph Dupont. C'est surtout le jeudi qu'on exécute des programmes de choix. Ainsi on entendit récemment au Waux Hall une symphonie de Beethoven et des pages de Gluck.

Le public bruxellois, depuis longtemps grand amateur, si non toujours fin connaisseur, de peinture et de musique, commencerait-il à « mordre » aussi à la littérature ? Le récent et très probe succès du *Clottre* de Verhaeren au théâtre du Parc serait de nature à nous le faire croire.

Les Conservatoires de musique et les Académies se décident de faire une part importante à la littérature dans leurs exercices d'esthétique. Ainsi, M. Charles Van der Stappen, le très distingué statuaire, directeur de notre Académie Royale des Beaux-Arts, a pris l'initiative de conférences et de lectures

par nos écrivains devant les élèves des cours supérieurs du dit institut. C'est ainsi que Verhaeren donna à ces jeunes gens la primeur du beau drame que je viens de citer, que Camille Lemonnier leur lut quelques-unes de ses proses les plus robustes et les plus rutilantes et que, tout récemment, votre serviteur leur fit une conférence sur Shakespeare après laquelle il leur lut quelques pages de son livre *les Communions : l'Honneur de Luttrath*, un conte dont le mouvement athlétique, l'allure progressive, l'ordonnance décorative, voire plastique, étaient, dans la pensée de l'auteur, de nature à intéresser nos futurs Rubens et nos Duquesnoy en herbe. Trois cents jeunes gens et jeunes filles, nombre de professeurs assistaient à ces séances, se pressant sur les gradins du vaste amphithéâtre. Impossible de rencontrer auditoire plus chaleureux et plus réceptif. Je n'oublierai jamais, pour ma part, tous ces visages adolescents, radieux, éveillés, attentifs, et tous ces grands beaux yeux où l'intrépidité et les péripéties du récit gymnique provoquaient des éclairs de communion et de sympathie, toutes ces prunelles profondes, encore dilatées par la ferveur et dont le conférencier-liseur fut durant une heure et demie l'enviable et reconnaissant point de mire. Le moyen de n'être pas éloquent, persuasif et inspiré dans pareil milieu, dans une atmosphère si bellement grisante et électrique !

En présence des succès de ces soirées littéraires, la ville de Bruxelles fournira sans doute à M. Van der Stappen les ressources pour leur donner à partir de l'hiver prochain plus d'extension et un caractère définitif et régulier. Et l'exemple de l'Académie de Bruxelles ne tardera pas à être imité par les institutions similaires du royaume, tout cela pour la plus grande utilité de nos rapins dont la culture esthétique présente généralement un néant déplorable. Il serait à souhaiter aussi que pareils cours d'histoire de la littérature et semblables lectures fussent institués dans nos conservatoires de musique où n'existe absolument rien de ce genre, alors qu'ils représenteraient pourtant, pour les jeunes compositeurs qui se sentent la vocation du théâtre et même de l'oratorio, voire du simple *lied*, le complément indispensable de leurs études d'harmonie et de contre-point. Chose assez piquante, c'est un établissement secondaire, l'Ecole de musique d'Ixelles, un de nos faubourgs, qui aura eu l'honneur de faire la leçon à nos grosses universités musicales de Bruxelles, d'Anvers, de Liège et de Gand. En effet, M. Henri Thiébaud, directeur de

l'Ecole de musique en question, y a organisé des conférences et des lectures dans le but d'éveiller le goût du beau chez ses élèves en leur inculquant des notions d'esthétique et d'histoire de la musique dans ses rapports avec la littérature.

Jusqu'à présent c'est à l'Université Nouvelle, (Institut des Hautes Etudes) que les cours de littérature et d'esthétique proprement dite sont donnés régulièrement et c'est là que les jeunes gens entretenant la ferveur et le culte du beau, d'une façon désintéressée, sans préoccupation d'actualité, de diplôme, d'arrivisme d'avantages matériels et administratifs, trouveront de quoi satisfaire leur curiosité, leur soif de connaissances et surtout leur désir de « voir » et de « sentir » le Beau littéraire, le Beau qui échappe plus que n'importe quel autre à la perception et à la compréhension de la plupart des humains en général et des Belges en particulier.

Outre les cours que donnent régulièrement les professeurs attitrés de cette Sorbonne bruxelloise, d'éminents critiques, artistes, savants et philosophes de l'étranger sont invités à venir y faire des conférences. Celles-ci, très suivies par la partie intelligente de la société mondaine, répondraient encore mieux au but envisagé par ceux qui les ont instaurées, si le public s'en recrutait plus largement dans le monde des jeunes artistes et même dans celui des jeunes artisans. La dernière conférence de la saison y fut donnée par M. Eugène Anitchkoff, professeur à l'Université de Saint Vladimir à Kiew, qui parla avec autorité de la poésie russe contemporaine et qui fit cette constatation intéressante pour les poètes du « Mercure » : l'influence de Vielé-Griffin, de Régnier, Stuart Merrill, Fontainas, Herold, Quillard, Verhaeren et Maeterlinck sur la jeune école poétique de la Russie.

Je n'ai pas l'habitude de vous entretenir ici des choses de la politique, permettez-moi, cependant, de me réjouir du résultat de la première application du principe de la représentation proportionnelle en matière d'élection législative, et de m'en réjouir parce que grâce à cette réforme introduite dans nos institutions, nous avons pu envoyer au Parlement quantité de personnalités telles que MM. Paul Janson, Emile Féron, Bara, Paul Hymans, Van Ryswyck, bourgmestre d'Anvers, Frédéric Delvaux, Emile De Mot, bourgmestre de Bruxelles, etc., etc.

A ne prendre le Parlement que comme une école ou mieux une académie d'éloquence, une arène de joutes oratoires, de

courtoise escrime rhétorique — et c'est là, pour le quart d'heure, le seul point de vue auquel je me place en vous en parlant ici — il me sourit d'y voir entrer des hommes de tempérament, ou tout au moins d'habiles gens, des tribuns, où à leur défaut d'élégants parleurs, des artistes dans leur genre et cela à quelque parti qu'ils appartiennent. Ainsi on s'attend pour la prochaine session à des assauts intéressants entre M. Paul Hymans, un jeune doctrinaire de grand talent, et Emile Vandervelde, le jeune et brillant leader de la gauche socialiste. En somme le niveau intellectuel remonte dans nos Chambres où, après un Edmond Picard, un Jules Destrée, un Anseele, un Lejeune, un Carton de Wiart, un Beernaert et un Woeste, on ne rencontrait plus qu'une masse anonyme, torpide, pour ainsi dire amorphe, une sorte de protoplasme législatif. Les dernières élections ont réduit la majorité cléricale à la Chambre des représentants, de 72 à 18 voix. Je serais assez enclin à supposer que les leaders du parti catholique se réjouissent presque de cette diminution de voix, en songeant qu'ils vont enfin pouvoir se mesurer avec des adversaires dignes d'eux.

Ne vous étonnez pas de me voir citer, parmi les recrues marquantes que viennent de faire nos « honorables », les bourgmestres de Bruxelles et d'Anvers. Ces deux hommes n'ont rien de ces « mayors » classiques et légendaires, pansus, triviaux, gros buveurs de bière, et péroreurs prud'hommesques, plus dignes de la palette d'un Teniers que d'un Rembrandt. Non, bien loin de là ; M. Demot était un des meilleurs avocats du barreau de Bruxelles, où il brillait par son esprit caustique, son argumentation serrée, et son éloquence tout attique. Pourtant, malgré le talent d'administrateur dont il fit preuve comme échevin des finances et du contentieux, il n'était guère aimé parmi ses collègues du Magistrat qui ne lui pardonnaient point ses traits acérés, ses réparties mordantes, ses épigrammes, ses boutades, son ton un peu cassant et supérieur, et, quant à ses administrés, quant aux bonnes gens de Bruxelles, celles-ci le tenaient en une franche animadversion. Cependant tout le monde reconnaissait ses capacités et son intelligence. Lorsqu'il fut nommé bourgmestre, après la retraite de M. Buls, on paria qu'il ne se maintiendrait pas plus de six mois dans ses délicates fonctions. Et voilà que ce personnage hautain et distant, cet ironiste incorrigible, capable autrefois de sacrifier une vieille amitié au délice de pla-

cer un bon mot, se trouve avoir fait peau neuve, et que sa popularité est en train d'éclipser celle de son regretté prédécesseur. A telle enseigne que bientôt ses détracteurs d'autrefois ne jureront plus que par lui !

Quant à M. Jan Van Ryswyck, le bourgmestre d'Anvers, il hérita de la popularité de son père et de ses oncles, artistes et poètes du terroir, orateurs familiers, tribuns savoureux et pittoresques. Mais au prestige de son nom et de sa race, il a ajouté une valeur personnelle au moins aussi notoire que celle de ses illustres parents. Très lettré, très érudit, possédant plusieurs langues, c'est avant tout un artiste de la parole flamande, et telle est la musique, le charme des inflexions et du timbre de sa voix, l'élégance de son geste, l'agrément de sa physionomie à la Van Dijck, que de l'avis des Wallons, ce magicien subjugué et persuade même ceux qui ne comprennent point le flamand.

Avec la politique nous sommes un peu descendus dans la rue. Restons-y ; d'autant qu'à Bruxelles elle demeure particulièrement accidentée et farcie d'impromptus affriolants et savoureux. Il ne s'écoule pas de semaine sans que la population de nos faubourgs et de nos quartiers excentriques fasse parler d'elle.

Depuis longtemps les gazettes qui subissent l'« opinion publique » sous prétexte de la diriger, réclamaient les unes au nom de la décence, les autres simplement par amour de l'hygiène et afin de diminuer le nombre des noyades, la création d'un bassin de natation destiné aux pauvres diables et placé sous la surveillance de l'autorité communale. Les gamins et les apprentis n'avaient jusqu'en ces derniers temps d'autres ressources pour se livrer aux plaisirs de la pleine eau et de la natation que nos peu appétissants canaux de batelage infestés de charognes et de macchabées, sans parler du lit vaseux constamment remué par la chaîne du touage. Ces baignades ne manquaient pas de pittoresque. C'était plaisir de voir des flopées entières de polissons, libérés par les usines, gagner à pas accélérés les rives desdits canaux par les crépuscules des étouffantes journées d'été. Mais les ébats prolongés de ces gamins sur les berges poudreuses scandalisaient les pudiques promeneurs. Il y a quelques jours on inaugura donc le bassin de natation destiné à nos gavroches, autrement dit nos *Ketjès*.

A l'ouverture des portes, c'est-à-dire dès six heures du

matin, cent cinquante garnements, tous indigènes des truculents quartiers dont je vous entretiens si souvent, Molenbeek, le Coin du Diable, la Marollie, pénétrèrent dans l'établissement assez vaste pour en accueillir des fournées entières. Déjà dévêtus aux trois quarts, avant de s'être isolés dans leurs cabines, ils ne tardaient pas à plonger, à grenouiller et à se poursuivre dans l'eau. Mais pendant que ces baigneurs matineux se livraient à leurs ébats, il s'en était amené d'autres par bandes non moins compactes dont la foule eut bientôt allongé devant l'entrée une queue interminable. A neuf heures, leur multitude s'était grossie au chiffre de mille à douze cents personnes. Comme les cent cinquante premiers venus ne faisaient pas mine de vouloir sortir du bassin, les autres s'impatientèrent, finirent par la trouver mauvaise, et d'humeur peu endurante ne tardèrent pas à fomentér une véritable émeute en menaçant de pénétrer avec effraction dans ce bassin de Tantale. Dans le nombre se trouvaient peut-être quelques cambrioleurs chez qui le naturel revenait au galop ?

Les deux malheureux sergots préposés au maintien de l'ordre, se voyant sur le point d'être débordés, réclamèrent des renforts, mais sur ces entrefaites la foule était devenue de plus en plus turbulente et agressive, et une bataille s'engagea entre elle et les agents de la force publique dont l'un fut blessé, par une pierre à la tête. Les factieux, au nombre de deux mille, ne furent dispersés qu'à l'arrivée de nouveaux renforts. Depuis, pour éviter le retour de semblables émeutes, des barrières Nadar ont été dressées à l'entrée du bassin.

Quelques jours auparavant une scène non moins extraordinaire s'était passée à peu près au même point de nos boulevards extérieurs :

Un chat s'étant réfugié dans un arbre, son maître, un jeune ouvrier plombier, s'avisait d'aller le reprendre dans les branches du platane. Mais tandis qu'il s'efforçait de se saisir du transfuge à quatre pattes, la foule s'était arrêtée sous le feuillage. Au bout d'un quart d'heure déjà plus de mille badauds s'écrasaient aux abords de l'endroit où se déroulaient de si palpitantes péripéties, et les curieux continuant à affluer le moment arriva où la circulation des voitures du tramway dut même être interrompue. Cependant des policiers s'étant présentés pour mettre fin à cet attroupement burlesque, le jeune apprenti qui l'avait provoqué, probablement sans le vouloir, refusa à présent de descendre de son arbre et s'y maintint aussi obstinément que le Paphnucé de

Thais sur sa colonne, pour me servir de la comparaison du chroniqueur de l'*Indépendance Belge*. Pour comble il s'était mis à narguer et à invectiver les sergots. Il fallut le concours des pompiers munis d'une échelle. Porta, pour aller cueillir le rebelle dans son platane, mais alors la foule ayant pris parti pour notre homme, et s'étant mise en devoir de le délivrer, il s'ensuivit un engagement général, une mêlée digne de celle qui termine le dernier acte des *Maîtres Chanteurs*, au cours de laquelle plusieurs policiers furent blessés, mais qui finit pourtant par l'emprisonnement de l'homme au chat. Quel thème pour les méditations d'un Hans Sachs :

Wahn, Wahn ! Uberall Wahn ! Gott weiss wie das geschah.

Mais quels sujets d'observation, aussi, pour des peintres épris de fermentation humaine et de fauve populace !

GEORGES EEKHOUD.

P. S. — Au moment de vous envoyer cette chronique, j'apprends que la Chambre des mises en accusation de la Cour d'appel de Gand nous renvoie Camille Lemonnier et moi devant la Cour d'assises de Bruges, pour nos romans *L'Homme en Amour* et *Escal-Vigor*.

G. E.

LETTRES ANGLAISES

Christopher Smart : *A Song to David*. — David Gray : *In the Shadows, a poem in sonnets*, The Bibelot, vol. VI. n° 5 et 6, Thomas B. Mosher, Portland, Maine. — Arthur Symons : *Ernest Dowson*, Fortnightly Review, Juin.

La fréquentation continue et exclusive des hommes de génie peut au bout de peu de temps devenir tout aussi monotone et lassante que la société du plus médiocre bourgeois; aussi, est-ce un réel plaisir de rencontrer parfois, pour varier ses relations, quelque individu avec lequel on peut passer des instants charmants en lui découvrant, parmi d'évidents défauts et un fatras sordide de productions, quelques qualités rares et des pages précieuses comme des ornements d'or perdus sous un tas de haillons et de loques. Dans les boîtes des quais ou dans les boutiques poussiéreuses des bouquinistes on fait parfois la trouvaille exceptionnelle et c'est la joie pour longtemps, que ce soit une édition introuvable d'un livre fameux ou l'œuvre inconnue qui vous révèle un obscur auteur. Dans les trop rares loisirs que nous pouvons consacrer à des lectures, il